

Ignotae deae

1

Star

Dès qu'elle a constaté sa splendeur, elle troue de traits sa prédelle. Est-ce un choix ? Nul ne sait. L'aubier de l'éclat est noir.

Plus tard, quand le malheur des temps ou un hasard l'étirole, elle investit l'espace disponible. Elle étouffe tout de verbe et d'organes gonflés. Elle se fait à coup d'obscur astronomiquement obscène, puis, s'explosant soudain, se renouvelle.

2

L'épouvantail

Quand lui manque un épouvantail, elle attrape une autre et la fait belle.

Des doigts, elle lui reformule la bouche, le nez, les lèvres, la gorge. Par tous les pores, elle lui insuffle de la beauté, la fait fée, puis la poste, souvent sur des trottoirs.

Les hommes alors se cassent. Une moitié court l'idole, parfois la viole. L'autre s'affole. Du tout sortent sillages de poèmes, de philosophies, de dieux, de vrac.

Travail d'épouvantail.

Déploiement de lettres

Elle se déploie du cercle quasi muet à l'ellipse vers les cieux, se redouble, puis se rassemble, s'arrondit, et cette fois se tait. Elle offre ce double lyrique appel, s'accorde, mais retrouve la ligne, son beau souci. Elle préfère l'équilibre à l'exil, l'arche à la fronde haute vers les cris, comme telle voile au loin attaquant quelque ciel. Si elle retombe, après ombelles, à l'œuf premier, c'est que la montée n'est pas pour elle un coup de sang. Face à l'ascension, même des Alpes, elle pratique l'assomption et le retour parmi les moutons et les grottes. Elle renoue tout jour à l'origine. Combinant les fils, les fils, les pères et les paires, elle tisse sans fin la toile qu'il taille pourtant ici, bondissant.

Semeuse

Elle aime médiocrement labourer les hommes mais, quand utile ou par fantaisie, elle aiguise, astique, plante sa lame où ça fait mâle, puis tire.

Des oiseaux accompagnent, blancs ou noirs selon les climats, mais elle néglige, car son art est d'aligner des sillons corrects, labeur dur avec les courbes, les bosses, le sang, tout le tremblement.

Elle préfère les semailles, mais on ne sème pas les hommes sans d'abord les labourer. Tel est l'ordre.

Proches !

Elle pleure. Elle pleure proche d'un corps. Elle pleure dans les creux de ce corps. Elle pleure, et ce corps est plaqué contre elle, dans la nuit où sont des yeux.

Elle pleure d'être contre ce corps, qui est un corps d'autre. Elle pleure, et puis parle, mais ce qu'elle dit, ce sont des larmes. Encore des larmes près de ce corps qui a chaud, est chaud, et ne laisse aller vers elle aucune consolation.

Cela a lieu dans une moite, lourde, brève nuit, mais longue comme le fleuve qui doit noyer les phares des circulations, platement proches.

Du temps travaille ces deux corps gluants, et ces larmes, et elle est nue pour cet autre qui la désire, et ne pleure pas. Mais elle, elle pleure, et grandit contre la nuit, la ville, le maigre fleuve de ce corps proche.

Chercheurs

Si on la cherche, malgré les effets d'étalage, on erre. Les hypothèses que l'on bâtit font des nuages, qu'emporte ou rabat le vent, et l'on s'y perd. Fantômes, fantômes, on erre.

La traquer dans les revues est peine perdue, fumées. Sa nudité ne fait pas qu'on la trouve. On traverse trop ses yeux ou son ventre. On est déjà page suivante, derrière, face à d'autres trous, encore plus perdu. Les morgues ou les églises ne renseignent pas mieux.

On cogne aux femelles, mais où l'atteindre ? Dans quelle question ?

Mouvements

casse. Mais quoi ? La cassure est déjà dite.
balance à l'aventure de la phrase.

Quand elle se repère comme l'effet d'un style, elle

Elle arrache, mais arracher l'attrape, la fait naître, la

couche et la plume la passe. Qu'elle se laisse aller, et l'encre fait sa nuit dans le calmar qui la formule.

Envies d'enfants

Les jours d'envie d'enfant, elle s'explore le musée d'hommes. Ils sont là nombreux et morts, secs et laids comme des vivants, mais sans violence. Certains sont rouges, d'autres noirs. Quelques uns ont des sacs. D'autres rien. Ils sourient, pleurent, aiment les steaks, l'herbe ou les étrangers, selon les étiquettes. Tous possèdent au moins une tête et un sexe, quoique variable.

Leur semence est toujours disponible à l'accueil, et garantie. Ils sont morts, mais leurs graines sont fraîches. Elle peut en fabriquer d'autres, pareils à tel ou tel, selon son goût. C'est gratuit, encouragé, mais la visite la convainc de clore.

Choix

Si elle veut faire le sein, elle prend un homme ou un enfant, et s'en sert. Si elle choisit de faire la main, elle débusque un sexe. Le plus souvent, comme elle a décidé de coudre, elle parcourt les lèvres closes pour y chercher du fil. Si cependant elle décrète de faire la nuit, elle laisse l'encre de son gosier noyer le ciel.

A l'attaque

Elle passe à l'attaque. Rien n'en reste qui n'y soit.
Trahison ! Passer à l'attaque ! Pourquoi pas à la ligne
ou la broche ? L'attaque, l'ennemi !

A l'attaque, et sans étincelle, tel ce tapant mot dur,
méchant.

Autrefois, on l'habitait, on l'éventrait, on y plantait.
L'habitude était prise d'y percer des voies ou des secrets. Les artistes venaient y pondre. On se postait au bord d'elle, l'on y jetait des hameçons, son âme, et on rêvait. Mais à l'attaque... Passée à l'attaque. Disparue, l'habitude. Effacée. Où plonger ? Comment mourir ? Entre des a, des traits, des culs, dans la dureté atroce d'attaque.

Femme ! femme ! Qui cueillera notre mort ?

Trépasser

Lors de ses vieilleses, elle pompe d'ordinaire un ciel, grignote si possible un être et volontiers tricote. Elle passe aussi l'aspirateur en quelque coin du cimetière. Les déjà défunts se perdent aspirés, peut-être heureux de l'être, si le sens possède ce mot sans trop de diableries. Leur matériel - croix, crânes, regrets éternels sur plaques - est évacué. Quand elle a fait sa place et bien fini d'écarteler son être cher, elle s'installe dans la mort, chez elle.

Le contraire

D'aucuns veulent la traire, mais elle est le contraire. C'est son charme. Qu'on la renverse, culbute, trimballe, elle rend le cul de plus d'un crâne à son état de nébuleuse. On n'y comprend guères, mais on y est, et plutôt fou qu'aveugle les jours où vole son sourire.

Ici, elle est ailleurs dans une nuit où il fait blanc. Elle taille les silences qu'elle recolle avec du ciel. Elle assassine les essaims et tend les siens. Elle ouvre son cœur à la fermeture des chasses.

Morte

Elle est morte. Et puis elle est morte encore. Et puis elle est morte. Et puis elle ne cesse pas de mourir, comme si elle n'avait rien d'autre à vivre. Que vivrait-elle, sinon mourir ? Aussi est-elle morte, puis morte, puis morte. Elle est un cimetière, et puis l'autre à côté, et puis le cimetière avec les tombes esquissées, et puis celui des riches, et puis celui des puits, et puis le cimetière d'oiseaux, et la clochette qui appelle la suite, et puis la mer. Elle est le ciel, les feuilles du paysage, les carabes, les yeux, le cri des trésor et le crâne. Elle est donc morte. Et puis elle est morte encore. Et puis encore. Elle n'en finit pas d'être morte. Elle n'en finit pas plus que la rivière où s'étonnent les jours, les moucheron, les ciels et le pont.

Racine

Comme elle ne saurait être un arbre, elle pousse de toutes parts, horizontalement, dans les sens du monde, et souvent en lointaine profondeur, pour être une touffe de racines.

Par regret de n'être pas chêne, mélèze, cyprès, ou hêtre, elle s'essaie à se faire racines, mais alors souveraines racines.

Le manque de racines étant commun à bien des choses, des choses lui viennent. On observe ainsi des passants se poser sur elle, des nuages, des cœurs perdus, des civilisations. Elle sert souvent de racines au monde, même au corneilles, et aux astres, ou à Dieu, qui désirait une racine, et s'y est planté.

Quand elle rumine un homme, c'est plus d'un mauvais quart d'heure.

En ces cas, pour paysage, un chemin de fer quasi désaffecté lui suffit. Son regard s'ouvre au calme des prairies riches en mouches.

L'homme est descendu, remonté, replongé encore. Des jus le trempent. La salive le mine. Le voilà réduit, réduit, tout avachi entre les molaires. Et sans qu'elle y pense.

Expositions

Elle s'expose. Rien ne lui déplaît moins que des yeux qui la fouillent. Si elle les critique, pour la forme, lors des rencontres officielles, dès qu'ils paraissent, curieux, fouinards, intimes, elle les cueille.

Certains, lentement, avec tact, non qu'ils soient réputés fragiles, mais par fantaisie, à son goût. D'autres, elle les arrache à la brusque, puis gobe.

Parfois elle greffe, repique, puis recueille. D'autres fois, elle fait avec les yeux des colliers à palpiter entre ses seins.

Elle aime les réunir en bouquets qu'elle nourrit une semaine, quelques jours, pose sur tombe à Toussaint ou jette sans souci.

La nuit, quand les cloches de midi sonnent, l'été, au temps des luges, c'est toujours sortie des yeux. Inutile d'attendre l'orage, comme pour les cèpes. Nul besoin de la mousson, comme pour le riz. Suffit de s'exposer. Elle s'expose donc, puis cueille.

Le verbe être

Elle est le verbe être. Etrange d'être être, mais c'est elle. Chaque fois qu'elle tente de devenir avoir, galoper, ou même naître, les temps se refusent à elle. Elle est en fait sans vrai sujet, sans objet, absolument nue, avec parfois tout un ciel d'attributs. Elle se déploie en totalité selon les modes, les temps et les personnes.

Sans-doute pourrait-elle passer pour le verbe nager, si l'on songe à une fraîcheur dans l'eau froide d'une crique seule, à une dissolution bleue d'un corps blanc. Mais non, nager la tient encore trop.

Dans le clair matin, dans le soir, parmi les jonquilles, la rivière, ou les stations, elle est. Ses attributs sont des morceaux de ciel, qui pointent, s'étalent, dialoguent, rougissent ou jaunissent, flamboient avant de pourrir dans la boue brune ou grise. Elle est un accueil d'attributs. Non, elle est ou pas. Elle est être.

Ce verbe s'apaise par elle sur les lèvres de la mer.

Dispositions

Elle dispose de choses : des épaules, des fesses, un nombril, des colliers, une chevelure, du jade... Tout cela la dispose. Du jade, une chevelure, des colliers la disposent, mais elle dispose de son pas, de son éclat, de son souffle. Elle dispose de sa peau. Non. Des épaules, des fesses, un nombril, des sourires, des robes, des doigts, des ongles, des colliers, la disposent. Sa peau la dispose. De l'âme la dispose. Comme dire autrement ? De l'âme. Des vagues, des lames d'âmes. Trop ce vocable. Du naufrage à peine, du vertige la dispose, et elle dispose de roses d'âmes, d'âme trémière au vent frémissant comme une aube. Non. Encore non. Elle danse. Elle dispose d'hommes, qui la disposent, l'opposent, la reposent, font sa pause.

A vendre

Elle est à vendre, et tous achètent. Pourquoi ? Oublié, mais dans leur tranche de crépuscule, ils savent.

Ils paient en pièces, en supplices, en prières, en pétrole. Ils paient en vies. Ils offrent des cous, des yeux. Ils aiment bien payer en gamins. Beaucoup arrivent avec des paniers d'estomacs et de langues. Quelques uns en bandoulière apportent des âmes. D'autres débitent des chefs d'œuvre. Et tous crient : Achat ! Achat !

Les prix s'envolent. Malgré l'abondance de la matière, on les perd parfois de vue. Beaucoup s'affolent, s'affrontent. Des lèvres sont arrachées. Des châteaux font la culbute. Il y a des frénésies, mais tous se trompent : elle est à vendre, et le demeure.

Du ventre à beau rester, toujours, éternellement, ils imaginent que c'est la fin.

Confitures de nuit

Aux heures glissantes des jours, elle pose d'immenses filets. Les nuits s'y prennent. Elle les cogne.

Sur les ponts de ses bateaux, elle les déverse avec leurs dorades et leurs rossignols, puis elle les cuit, les nuits, les nuits avec tous leurs noyés.

Quand elles sont des confitures, elle les met dans des pots, qu'elle offre aux prétendants.

La recette lui vient de sa mère.

Lourde

Nul autre choix que la confiance puisque s'ouvrir est exigé. Elle a donc confiance, et aussitôt un ange lui poste gosse au ventre, puis s'éclipse, béat de son oui et de lui.

Plus tard, un charpentier la scie, la meule, la chantourne. Il la rend lit, s'y pose, invite des chairs, croque l'enfant, puis le recrache.

Encore plus tard, des maîtres questionnent le gosse et, comme il en sait long, plus tard encore, le clouent.

Quant à elle, ayant dit « oui », la mort lui est interdite. Elle doit s'afficher dans des grottes, sur des arbres, aux nues, clamer en tout patois, point à la légère, la nécessité d'avoir foi.

Job

Parfois, elle donne naissance. Elle s'extrait du terrier un lapin ou un chapeau. Elle le lance dans la nature. Elle le constate se fracasser, pleurer, appeler. Elle ne peut rien pour lui, même si elle l'accompagne, même si elle l'embrasse, même si elle le caresse, même si elle allonge sous lui de longues mains, d'immenses mains comme des harpes ou comme des berceaux. Elle lui recommande seulement de vivre. Et il meurt. Il meurt le lapin, le chapeau, le mastodonte. Il meurt et elle meurt aussi parce que mourir lui tient compagnie, que c'est son job.

Fée

Il est un fait qu'elle est une fée. C'est reconnu, et en effet elle se penche sur des berceaux, veille aux sources et transforme les cucurbites. Le reste du temps, elle enchante, charme, fait Muse, et cause.

Quand elle se lasse, elle prend un balais, mais nul ne croit à la ménagère.

Certains jours, elle se voudrait fesse, boulangère, chimiste, ou haut-parleur. Tenter de vieillir n'est pas efficace. Malgré l'horreur, elle ne sort pas de l'enclos des fées, est crue sorcière ou devient chose muette.

Alors elle crache. Elle met des bottes. Elle bombarde. Elle choisit de tuer avec des mains épaisses, sans magie, en charcutière, mais les porcs sont enchantés. Elle doit constater qu'elle habite un conte.

Elle tremble dans son cœur de fée. Elle voudrait naître.

Masseuse

Elle masse. Elle recrute des choses, et masse. Cela fait des troupes, parfois des armadas. Elle prépare ainsi l'offensive.

Masser lui plaît. Alors elle masse. Masse et masse.

Les choses qu'elle masse l'exigent car les choses se fichent d'être massées par le vent, les fleuves, les ducs, les géomètres. Massez nous, vous !

Alors elle masse. Elle masse depuis l'orée des heures. Elle massera encore longtemps. Elle entretient le monde au bord de l'attaque. Elle le conduit aux lèvres du volcan, où elle masse des magmas. Elle les mêle. Elle les triture. Elle prépare avec ses immenses tendresses la lave bouillant d'aise.

Rapport au temps

Beaucoup croient tuer le temps en s'étendant sur un sable, en patientant, en guettant son vol triste, en écartant les cuisses, en l'y serrant, mais, elle, à chaque essai, elle se l'est planté. Il l'habite donc, établi, prompt à pousser, mangeant son ogre par ses racines.

Pour autant, elle n'abandonne pas. En boîte, où elle le mène, les danseurs semblant assez méchants pour le piétiner, elle tente de le perdre. Parfois, elle croit réussir, et s'éclate, mais son cruel sait les usages, lui revient du bout de la phrase, payant un verre, l'invite.

Elle ne cesse de trouver du temps. Par les chemins, les amours, les paroles, devant elle, en flocons où elle s'enfonce. Elle tente de le pomper, mais il ne coule pas tant qu'on s'imagine. Elle prétend aussi en manquer. Qui le croit ?

Signifier

Soir et matin, la nuit, tous affirment qu'elle signifie. Un jour, pour éviter, elle se fit feuille entre des souffles, mais s'offrir aux vents mêmes fut vain. Elle signifiait. On lui posait des questions : quels sont vos buts ? Torture. Nul non-but n'est admis.

Pour s'apaiser, elle s'avale. D'autres fois, elle convoque des cannibales, mais leur appétit rate. Ca continue.

Elle s'essaie sans ficelle, ombelle au ciel, tige en voltige, mais on lui signifie qu'elle est une fée, qu'une fée parle, donc signifie, qu'elle ne peut en être autrement, ceci jusqu'à la fin, et que la fin manque.

Puisque se taire est vain, elle dégorge sans retenue.

Continuelle

couper les vivres. Elle coupe les ponts, mais c'est trop peu. Faudrait

repèrent, la dévorent à souhait.

Alors elle coupe les vivres. Aussitôt les gamins la

nourritures. Les gamins la vomissent et la voici en recharge de son âme. Couper les vivres ne suffit pas. Les sexes aussi !

Au ciseau, à la faux, elle en coupe. Qui aurait cru qu'il y en eût tant, et prêts à la tonte ? Une moisson ! A cet instant, chacun l'acclame, et ils en font leur machin, leur rien. C'est ce qu'elle espère.

Les sexes récupèrent vite, et l'envahissent. C'est ce qu'elle souhaite, mais ils exigent sa joie, elle veut couper les ponts. Elle les coupe.

Présence

présence. Quoi de plus dur ?

plus rare ?

improbable ?

de plus heureux ?

Loin de se projeter ou de se souvenir, elle fait de la

Au chevet de la nuit, elle apporte les veilles. Quoi de

Elle marie au sol l'escalier des anges. Quoi de plus

Elle y grave la fraîcheur que chassent les aigres. Quoi

Elle rend le désespoir habitable.

Loin d'être loin des signes, elle est au plus proche de l'heure, dans le pain des présents, comme une eau qui surgit.

Loin d'être toujours proche, cependant, elle sait partir. Elle est à la lumière dans les prés, sentinelle.

Bergère

Son troupeau de secrets, elle le mène brouter des têtes. Pas harassant : les têtes rappliquent avec leurs cheveux et offrent jusqu'à ces amas mous, mal broutables, leurs cerveaux.

Cela la lasse. Comment bronzer avec tant de secrets, donc d'ombres ? Son troupeau finit par lui faire la nuit. On ne voit que lui, et elle y perd.

Alors, elle l'égare. Elle l'époumone au hasard des montagnes. Elle le laisse bêler parmi les randonneurs, qui s'y jettent. Des secrets, en voulez-vous ? En voilà !

Comme d'un vieux grenier, elle s'en défait, mais elle a beau perdre, d'autres prospèrent, vrais gros furoncles perçant sa surface, flamboyant, puis s'en arrachant, accroissant encore son troupeau.

Elle a beau se rendre à l'évidence, des essaims de secrets autour d'elle bourdonnent. Les chercheurs de miel font la queue.

Elle voudrait n'enfanter aucun feu noir, vivre au simple, mais, puisque tout grouille d'invisible, elle gère.

Méthodes d'absence

Pour mieux s'absenter, elle se farde. Ses tripes alors sont congédiées, ainsi que ses âmes. Demeurent des surfaces luisantes et baillantes qui se déplacent. Leurs effets se font vite sentir : pas un quidam ne la remarque ; nulle observation ; on l'oublie si nettement qu'elle peut parcourir les avenues et les parcs.

Parfois, bien sûr, des lèvres contactent ces surfaces fardées. Quelques chairs s'arrogent le droit de s'ériger parmi ces courbes. Des oreilles cherchent même à capter les gémissements, mais, à travers les strates, rien ne souffle : personne absente.

A l'accueil

Travaillant à l'accueil, elle les voit venir de la mer, avec leurs malices, leurs malles, leurs écumes, violents et seuls. Elle leur transmet les consignes, fait son orifice.

Ceux qui ont encore la rage de visiter tentent l'introduction, mais beaucoup stagnent, sans odyssée à mettre au comptoir. Elle doit alors les absorber.

Quand un peu de nausée la casse, elle observe la sortie des vainqueurs, si proche.

Elle les voit s'embarquer avec des mémoires, des sacs, des espérances. Ils ont profité. Ils ont dû savoir mentir, mais son travail n'est pas d'inventaire. Elle préfère tenir l'accueil, d'ailleurs.

A l'accueil, faut être ouverte. Elle l'est.

Mouiller une théorie

Elle entre parfois dans une théorie et la mouille. La théorie se laisse faire, car toute théorie a soif. C'est connu.

Ce sont d'abord sur les structures quelques taches à peine visibles, presque rien, moins qu'une moisissure, mais ce quasi rien n'est pas sans conséquences. Des ondulations apparaissent, un léger tremblé, des boursoflures, de fines, mais non négligeables, anomalies.

Comme elle s'attarde, et ne cesse de mouiller, elle fait beaucoup boire sa victime. Cela conduit à des ballonnements, ici ou là, à des gonflements plus ou moins graves, puis à des torsions, des ruines. Certaines zones deviennent molles. On voit des parallèles se baiser, des oppositions s'épouser, des tracés fondre. Plusieurs audaces, purs minarets de concepts autrefois liés à l'ivresse des alouettes, gondolent, se font roulures, copulent, et dans certains secteurs, mènent orgies. Cela finit par constituer une pâte lente, non homogène cependant, avec d'étranges grumeaux, des formes mobiles, où s'épanouissent des champignons. On dirait une crème abondante en humeurs, une espèce de soupe où tremper, une cuisine. La théorie, tout à fait mouillée, compromise, se fond alors dans le réel. C'est son effet physique.

Au détecteur

Quand elle se passe au détecteur, rien.
 Elle trafique l'engin, le flatte, force les jus, tape,
 dépoussière, insiste, se cogne aux capteurs. Elle espère se détecter un trognon au moins. Mais rien.
 Elle sonne creux.

Le détecteur n'est pas coupable. C'est un modèle
 dernier cri qui l'aide pour le reste. Quand elle le pointe vers les choses, étonnant ce qu'il indique,
 mais, vers elle, rien !

Dépitée, elle vagabonde dans la planète, attrape un
 homme, lui colle l'oreille contre elle, l'écoute l'écouter comme un coquillage. Toujours ahurissant
 ce qu'il détecte, l'homme, menteur détecteur, con ! Il n'en finirait pas. Des mondes.
 Alors, elle le consomme.

A quand la concentration ?

Quand elle se concentre, elle se trouve étrange, et
 échoue. Elle n'approche du point souhaité que par l'appel au messager, mais ce dernier la rend vite
 confiture. Loin d'atteindre l'œil de sa cible, elle diffuse. Elle barbouille la nuit de ses états.

Comment se faire centre quand quelque fuite d'elle
 l'étale ? Elle multiplie les incarnations, les images. Elle ne rencontre pas son cœur.

L'éventail

Les jours où elle fait l'éventail, elle refuse d'être morte. Qui voudrait l'assassiner se heurterait à un refus poli, mais net. Elle enverrait fermement balader tous les candidats à son meurtre.

Beaucoup tentent donc de passer pour souffles. Ils se font aussi transparents que possible, fluides, souples, à peine tièdes, et l'environnent. Alors elle les bat. Elle les agite. Elle les brise, et ils se délectent d'être ainsi vannés parmi ses éclatantes couleurs. C'est leur plaisir, et c'est le sien quand elle fait l'éventail.

Les plus malins parviennent à s'inscrire sur ses signes. Ce sont parfois les plus mal armés, les moins beaux de l'air, mais leurs jeux de mots savent s'aventurer.

Quand elle fait l'éventail, elle tolère.

Mouvements

Elle donne sans objet des choses. Elle donne son ventre, sa maison, son eau, son abondance, ses bras. Elle donne la vie, elle donne la danse. Elle donne l'éclat, l'iris, les poissons. Elle donne froid. Elle donne même les dons. Elle creuse pour se donner encore plus. Elle donne sa forme. Elle donne ses organes. Il n'y a plus rien qu'elle ne donne, même le monde. Et puis elle prend. Elle prend tout. Elle ne laisse pas les trognons. Elle est tous les puits à la fois qui pompent, tous les murs qui boivent tous les fleuves. Et soudain elle se convulse. Elle est un soubresaut, un coup. Elle s'apaise, et la nuit se saoule de planctons, d'astres, d'attentifs rôdeurs, hagards, éperdus, fous, hirsutes, et qui attendent qu'elle donne, donne encore. Et en effet elle donne, jamais usée, méduse.

Charme

Impossible cible, elle erre en imposant ses lunes et ses lièvres. Si des archers se lèvent pour la flécher, ils ont beau bander leur attirail, ils s'ébattent bien mieux à massacrer un saint ou des faisans. Quant à l'aligner au fusil, nul n'en vit les effets, sauf de style, puisqu'elle se dérobe dès qu'on croit la vêtir. Volage dans les dédales, elle fleurit d'arc-en-ciel les leurres et les trappes. Ceux qui l'écrivent en souffrent le charme. Les mots dits d'elle vivent d'envols.

Encre

Les jours où elle est de l'encre, elle attend qu'un passant y trempe sa pointe, la fouille, puis l'étale au blanc. Si nul n'advient, elle persiste en son flacon sans rien perdre de sa morgue où les Roméo s'accumulent. Elle se concentre. Elle se nuit. Elle cherche à épaissir l'angoisse.

Manon

Elle n'est pas une négation, mais n'en est pas non plus le contraire. Rien n'éloigne plus de son vertige que l'idée de fausseté, sinon la conviction de son exactitude. On ne saurait exclure qu'elle ne soit l'inverse de ce que l'on n'aurait pas pu croire. Elle ne laisse aucune chance à qui ne désespère pas de ne pas se laisser mourir au reflet de lune de son puits. Nulle dialectique – pas même celle du manque – ne l'élabore. Elle n'est pas le néant bien qu'elle ne soit, à bout de nuit, rien d'autre. Elle est ici peut-être de fuite, sans nom, à moins que Manon ne soit seule manière de l'appeler impossible.

40

Obsèques parfaites

Si d'aventure elle est morte, demeure sa cérémonie.
Durable vache, parce qu'elle a su assez durcir pour
encorner le réel, elle continue à faire traire son silence aux masques. Elle les bloque sous des
voûtes, assemblés, mis en fête autour d'un puissant jet de mots. Avec leurs chants, elle nourrit la
transhumance de sa gloire, et broute au visage le sourire du narquois qui ne croit pas sa fin.

41

Hirondelles

Il se trouve qu'on se perd à penser qu'elle n'est pas la
seule, qu'elle possède un étrange pluriel dont on ignore s'il est volatil, sonore, ou bonnement réel. Il
ne manque pas de places où l'on rencontre d'elle toutes les apparences, mais il demeure qu'on
ignore si elle réside dans l'une plutôt que dans l'autre, ou dans l'ensemble du poulailler. Qu'il y ait
là du caquetage ou qu'on l'imagine en vérité dessus les robes et les nues, elle effare par son
multiple les yeux qu'étonne sa présence.

A bien mal y penser – la prenant pour une île, l'onde
ou l'aile des sources – il paraît on ne peut plus clair qu'elle est troublante, et que son multiple enfui
dans l'un se trouve devenir l'appel mystique, ou l'ironie, des hirondelles.

42

La nuit des ailes

Elle se multiplie sans miracle, mais le phénomène
émerveille, voire sidère, et sa permanence n'y change rien. Qu'elle déambule sous tant de formes,
en tant de lieux, avec ses âmes si diverses, ne manque pas de laisser baba les girouettes et les puits,
ceux qui rêvent d'un œil unique, profond, rond comme une pleine lune, et ceux qui se livrent aux
airs. Qu'elle soit blonde, brune, ou rousse, on ignore ce que tellement d'ailes taisent des grottes de
l'envol.

Sa retraite

Certains jours, elle se retire dans son homme, et l'astique. Elle espère depuis longtemps que ses organes brillent, mais ils sont ternes et souvent gras. Son homme n'a rien d'un Dieu, surtout du point de vue de ses tripes. Il n'est même pas diable. Il est flasque. Il est sale. Il est plutôt dégoûtant, mais il a un intérieur. L'avantage d'un homme, c'est le creux.

Quand elle se retire dans le sien, elle en constate le dégueulasse. Tout y est vieux garçon qui se néglige, chaussettes, vaisselles mal empilées, draps sales, bouts de femmes traînant entre les rasoirs. Mais où se retirer, s'abriter, sinon dans son homme ?

Alors elle l'astique. Elle vide ses ordures. Elle les récolte, les rumine, parfois les recrache, en catimini, dans la salle de bain, mais d'ordinaire avale. Ça l'écœure et ça l'ennuie, mais quel autre moyen d'avoir une retraite, sinon vider son homme ? Elle n'a pas d'autre ermitage.

Au désespoir du point

Rien n'est plus impossible que de la mettre au point. Certains y tiennent, mais ils font rire. Leurs aiguillons sont trop grossiers, car elle déborde et se fait fige à mesure que l'esprit croit s'ajuster. D'autre part, de toutes parts, de part en part, elle se fendille, se brise, s'éclate, diffuse en mille et treize billevesées dont le tourbillon éblouit. Vanité de sa chasse ! Promesse d'arc-en-ciel ! Quand même sa robe est arrachée, une lune où la peau d'un âne l'éclipse, et le passage par son cœur n'ouvre qu'au vent.

Seuls, ceux qui tissent sur son flou un souple filet de lettres peuvent croire un moment toucher à sa promesse, car ils la flattent, mais ils constatent vite la vanité de leur vanité. L'exil aussi sera pour eux. Mieux vaudrait qu'ils aiguissent leurs mots vers l'innommable.

S'ils la préfèrent néanmoins, ils pourront toujours poursuivre, sans manne, ni fertiles îlots, sans même un étoile, vers l'exigeant mouvant pays du triple point...

L'atelier-visages

Elle fait des visages, mais ignore comment, ou le couvre. Qui pénètre son atelier ne voit que des fils d'ombre. L'essentiel est ailleurs, peut-être au revers des yeux, de la bouche, sous le métier des lèvres, dans le trou. En tout cas, si l'on se figure deviner après avoir palpé quelques masques, on se gave ! Les visages ne sont pas des personnes, vagues coquilles, ou des crânes. Ils sont les visages, et elle n'en fait qu'à sa tête. Qu'autrui fasse face !

Certains s'amarrent à tel ou tel de ses visages, ou s'y embarquent. D'autres voudraient en faire un plancher, et piétiner, et des murailles, et s'y enfermer. Plusieurs voudraient les recoudre, puis les clouer au plafond pour dormir en les voyant. Quelques uns les sèchent, ou les empaillent. Les collectionneurs en ont des piles. Plusieurs médecins conseillent d'en prendre en tisanes pour mieux mourir, ou de ne pas mourir, et même vivre.

Ses visages traînent partout, sur les trottoirs ou dans les champs. Les gens prudents en font des surfaces, les malins les croquent, mais les naïfs, avec leur gros cœur lourd, y tombent. Ils périront, mais ils n'oublieront plus que ses visages, qui n'ont pas l'air de lacs, en sont toujours.

Culture

Elle cultive ses amants dans le fumier où leurs rangs dressent des hampes qui la flattent. Tandis qu'ils se consacrent à leur ascension, l'œil plat, elle les note.

Pour les encourager, elle épand sur eux des secrets pourris, et plusieurs en tirent de poétiques feux d'artifice.

Quand trop d'ennui la pénètre, elle s'ébranle vers son abondante plate-bande, et piétine.

Maladies

Ses maladies, elle n'en cause qu'à mi-mot. Elle en suggère la gloire horrible, révélant parfois quelque tranche d'abîme, mais aussitôt par dessus plaquant le soleil de ses âmes. Elle laisse entendre des grouillements, des travaux de rats, des égouts rouges sous le velours. Elle s'indigne qu'on veuille habiter son secret, mais elle en fend assez les murs pour que les yeux s'y collent. Cela doit la divertir d'arracher un à un ces organes collés à ses fissures, qui souhaitent s'y ficher, et s'ouvrent sous ses doigts comme des figues.

Marine

Elle est si peu la même qu'elle paraît un ciel. Les marins seuls vaguement savent s'y comporter. Ils n'en ignorent pas les nuits, le vent abominable, les merveilleux nuages, le pot au noir.

Ceux qui oublient de travailler la mer n'ont de ressource qu'au hasard.

Gaveuse

Dès qu'elle connaît son cannibale, elle le gave. Le voilà gastronome au point qu'il n'en peut mais, se fait lourd, rouge, planète massive, puis reste.

D'ordinaire, elle traque les proches. Elle bourre ainsi son fils, son mari, son amant, un frère, le prêtre du coin, un pauvre diable local, mais si l'impossible tient l'ici, elle franchit l'horizon, enlève un exotique, lui fiche d'autorité un biberon, le cloue, lui l'affamé, aux petits plats.

On l'a vu grossir une femme, et, plus récemment, un chien, un chat, des lapins, une sangsue. Peu lui importe la bouche pourvu qu'elle y livre sa graisse ! Afin d'éteindre le feu de son vide, elle aime déverser des chairs, surtout les siennes, dans des entrailles.

Cela la flatte aussi de voir gonfler les œuvres qu'on lui consacre. Elle aime nourrir des livres, des hymnes, des aquarelles ou des bronzes, et, quand tout est plein d'elle, en commenter les crottes. Cela l'exalte. C'est sa fin. Elle tient les deux bouts comme un fécond coup de dés.

Têtes pressées

Pour presser une tête, elle ouvre les cuisses. Cette entreprise ne la trouble pas : depuis l'aube des temps elle en sait les secrets et le tour.

Ouvrir les bras l'oblige à presser la tête contre son cœur, tâche ennuyeuse pour qui en manque et craint que la coulante cervelle puisse occuper le trou qui en tient lieu.

Non ! Elle préfère serrer entre ses cuisses, puisque le nettoyage y est commode, qu'elle sait y avoir de l'ignoble, et qu'apparemment la tête s'y plaît coincée, éponge heureuse dont suinte la langue.

L'autopsieuse

Elle s'autopsie pour convaincre.

En général, l'autopsie se pratique nu, mais rien n'empêche de porter des gants, un long boa, une voilette, une dentelle, ou une jupe pendant qu'un couteau ouvre les seins. La nudité autorise tout de même les plus vastes ouvertures.

Elle la choisit systématiquement quand elle se scie ou qu'elle entreprend de s'enfoncer une lame au ventre, puis de remonter par le cœur jusqu'à la gorge. Pareille déchirure illustre en effet le fonctionnement des cordes vocales dans sa liaison avec le sexe. Le spectateur en tirera de puissantes leçons quant au rapport entre ce qu'on pourrait nommer la bouche d'en bas et la bouche d'en haut, ou, d'autre façon, entre le désir et le verbe. Cette leçon mérite un hommage, sans doute...

Après si révélatrice autopsie, n'est-elle pas en droit d'espérer un poème, l'offrande d'un poisson, ou d'un bouquet ? Il n'est guère que son reflet pourtant qui l'honore à sa convenance. Les autres spectateurs fuient.

Aussi, sans renoncer encore à s'autopsier devant un homme, c'est souvent face à une lame de cristal doublée de nuit qu'elle s'ouvre.

L'ange au jardin

Elle est le linge qu'elle pend aux fils un jour léger de vent. Elle est la robe bleue. Elle est le drap. Elle est toutes les petites culottes et le torchon à carreaux rouges. Elle est la troupe des mouchoirs, le pyjama, les soutiens-gorge pâles. Ses mains disposent les épingles pour que l'ensemble tienne à peine, mais tienne. Tous les secrets sont en éclats. Le ciel immense promène un peu quelques nuages sur le jardin.

En boîte

Elle l'entortille sur son ventre afin qu'il l'envahisse et qu'elle le dompte, mais il danse sur elle, lui mord les seins, les fesses, ride sa face, swingue sur la piste de ses paupières, creuse sa chair, s'enroule serpent au sexe de ces messieurs, et puis s'envole quand, croyant le coincer, elle ouvre sa boucherie. Tout son travail de prostitution n'y sert de rien. Elle ne l'écorchera pas. Elle ne le hachera pas. Elle ne le fera même pas bondir par ses cerceaux. Quand il s'aventurerait dans son antre, il en resurgirait, face sanglante, plus hideux que jamais, et elle a beau l'appeler « mon fils, ma chose, mon chéri, mon bérubéri » il revient, la mord, l'invite, la picore, la moud, renverse son cirque, et pas un lasso pour le lier, rien que ses mains avec leurs doigts, leurs ongles, leurs sales bagues. Elle tente alors la longue longue danse, appâte sa meute d'amants, les traîne, bras dans les bras, les fait saccager, dans les lumières, les allées, au tambour, rien n'y fait. En dépit de l'atroce charnier de nuit, parmi ses cris, malgré ses seins, elle sait que le temps ne bande pas pour elle, qu'il se tient calme, qu'il prend un verre sous la croix de ses joies, et que son magnifique ventre, comme l'éclat, sera vaincu.

Raisons d'être

Le collier de ses crimes sur ses seins passe et repasse avec l'éclat de ses bontés, sans arrêt, comme l'écume avec le sable quand la vague pousse. Quelques individus se pendent aux meurtres ou aux faussetés. D'autres s'enroulent dans la douceur des draps. Elle rit également de leur lumière ou de leur antre, prend des poses et dit la prière, s'abandonne aux fureurs puis s'accorde aux lyres, étouffe et fait respirer, est harmonie et hyène. Quelle importance de la scruter ? Il fallait que la mort fût – et donc elle – pour que les couleurs apparussent. Il fallait cette morsure incertaine pour qu'il y eût des imparfaits du subjonctif.

Taupes

Les heures sont ses taupes. Toutes lui trouent des archipels de puits où elle s'espionne, mais sans se rencontrer. Bien sûr, elle en prend au piège, les écosse, les écorche, les écoule. Elle en fabrique volontiers une profonde soupe d'heures qu'elle fait tourner avec des ailes, une soupe repue, pesante, apparemment parfaite pour combler. D'autres heures cependant rôdent dans les serrures de la maison, le matelas, et – pis ! - la glace. Toutes épient et forent, ce qui l'agace.

Pour stopper, sur la viande, ce pot aux taupes, elle le renverse. Effet top.

56

Sous la question

Quand un homme est une question, comme elle en sait la rareté, elle le soulève, vite s'y met. Elle espère qu'il fera d'elle un tunnel, mais l'homme, souvent, la bourre. Il la lèche comme un Dieu qui ne devrait pas fondre, la femme de sa vie, son immeuble, sa baignoire. Il la prend pour une réponse et oublie d'être une question.

Elle se relève alors, l'exauce, conclut.

57

Vaseuse

Parfois, elle se prend résolument en mains, et se tourne. Cet acte lui donne forme. Des seins naissent, des fesses, des bouches, quelques âmes, et ses doigts, habiles, les font monter, descendre, disparaître, fleurir. Elle compose un vase que d'aucuns se risquent à emplir. Ils s'y glissent. On ne les entend plus vanter leurs réussites, leurs projets. On n'en parle plus qu'à mots couverts. On les envie. Ils font rêver. Puis on la voit se défaire, faner, s'avachir, perdre col et pied, disparaître dans le tapis. Elle s'est atteinte. Elle s'est détruite. Un peu de nuit coule d'elle.

58

Connu

Dans son ventre, elle plante un homme. Il pousse. L'homme gémit, gesticule, fait des tours. L'homme dilate, expose, expire, bat des pieds. L'homme est un convoi, est un troupeau de buffles, est un transport de troupes, est un couteau, est un grillon. Il est aussi un homme.

Par bruine, lune, aurore, ou vent, sans qu'elle recule, l'homme pousse. Il est en somme une poussée constante, mais dès qu'il se connaît, il s'avoue confus. Elle le comprend, se l'arrache, part.

59

Elle appelle

Au bord de la nuit, sur les caps, dans les boulangeries,
A l'extrémité du brouillard, depuis l'horloge,
Dans la boîte de la forêt, parmi les plats de nouilles, au
téléphone,

le ventre,

Dans l'orchestre des venins gris, dans la peur, depuis

Dans l'écran où elle rôde nue,

Elle appelle,

Et happe, ou mord.

60

A deux

Elle aime parler de masturbation. L'autre s'en étonne. Elle lui dit en avoir besoin, que c'est sa manière, que rien n'est plus voluptueux que le museau des mots qui se recourbe.

L'autre l'écoute, s'empoisonne, bade aux nuages qui franchissent son crâne, le boivent, l'étiolent entre les cuisses du ciel.

61

En cassant

Quand les hérissier l'ennuie, elle polit ses proches pour avoir des miroirs. C'est un travail régulier, lent, patient, soigné, d'une méchanceté douce, pendant lequel elle chante. De s'éprouver au polissoir, puis polis, les proches se sentent honorés. Ils se pressent face à elle, jouent les confidents, accueillent ses traits et ses humeurs, récoltent son visage ou ses fesses, s'essaient aux profondeurs. Elle cherche, quant à elle, en eux sa preuve, mais comme ils sont trop polis pour être au cœur, elle les traverse. N'ayant rien à faire de ses doubles, elle les brise.

62

Noise

Qui l'a crue elle-même est déjà saigné. Elle rit de l'amour et des attachements. Elle est lucide comme un fer et chacun de ses mots ment. Elle cherche noise à la fraîcheur. Quand elle embrasse, les visages crèvent.

Elle promène son œil parmi les hêtres qui gazouillent. Elle en fait tomber les nids d'heures douces. Ses pied écrasent.

Tel ou tel l'adore. D'autres fuient. Nul n'ignore, s'il l'a vue, qu'elle est, par derrière sa face, le ciel où choient les paysages.

63

Femme varie

A l'occasion, elle souhaite être un objet et l'est. Des gens en font des cales, des bénitiers, la font, la grignotent. Ils l'emplissent de cendres, de chaussettes, de cadavres ou de jus. Ils la curent. Ils l'octroient. Ils franchissent à coups d'elle leurs peurs.

D'autres jours, le monde est son couteau. Elle attrape la falaise, les oiseaux, le matin, et poignarde avec. Elle cisaille d'étoiles les promesses. Elle peut aussi devenir un harpon, ou le ciel. Ballet né de nuages.

D'autres jours, c'est le sujet.

64

En quête du noyau

Elle a un trou, mais pas de noyau. Elle en veut un. Tel est son problème. La terre, les cerises, les atomes, les voûtes en possèdent, mais elle ? Quel ?

La nuit, parfois, elle y croit. Toute sa chair se dilate autour, chaude, soyeuse, présente, sans manque. C'est si rassurant d'avoir un noyau, prospère, qui habite.

L'éveil, cependant, la rend au vide. Elle s'avoue creuse. Que faire alors sinon s'ouvrir au ciel pour accueillir les météores, ou semer en soi les cendres, se bourrer d'ombres ?

Elle quête en ville son noyau, parmi les hommes, au fond des boîtes et au faîte des cris. Beaucoup proposent de l'être, mais, vite pompés, sont dissous, vomis, désorbités.

65

Traits

Ses traits attirent, mais tuent les spongieux et les tendres. Beaucoup s'y portent, s'y piquent, s'y font étoiler l'entraille.

Rien de plus impossible que de la composer cible ou tableau. Qui s'y essaie s'y troue. Seuls les cochons, qui la bouffent sans la voir, croient à son portrait entier, dont ils n'ont que faire, mais les soucieux de sa rencontre fabriquent un labyrinthe mobile, où ils perdent pose et s'éclatent. Qu'ils se taisent ou crient, ils ne contactent aucun monstre et s'en ouvrent.

Sur la tripaille de leurs questions, elle tire un trait.

Vers son nombre

Avide, elle quête son heure, son homme, son nombre.
Elle le veut simple et double comme un minuit.
Elle exige qu'il l'exige, soit un inverse et puisse en
partie se renverser jusqu'à la jouissance sans visage, stérile, pourtant quasi divine.
Son atteinte sera discrète, lors d'un échange de
nocturnes, une scène où la divergence et l'union s'accoupleront au plus extrême.